



LA VITRE

La chambre est calme. Au fond du lit mouilleux et tendre, Convalescent du mal qui m'a fait tant souffrir, M'étendant pour rêver, me dressant pour entendre, Sans bien savoir comment j'achève de guérir.

Près de moi, près, bien près, la femme que j'adore Assoupi la musique étrange de sa voix ; Elle m'aime déjà sans me le dire encore, Et ses lèvres ont peur quand je touche ses doigts.

La chambre est blanche, et c'est le printemps. Printemps Printemps humide et bleu. Les oiseaux du jardin (frère, Doivent recommencer l'amoureuse querelle Sur les branches en fleurs qui frissonnent soudain.

Mais ce qui me sourit entre toutes ces choses, Ce qui me remplit d'aise et me trouble d'émoi, C'est la vitre, par où, tantôt gris, tantôt roses, Tantôt blonds, les rayons arrivent jusqu'à moi.

La vitre est vieille ; elle a ce doux air de vieillesse, Caressant, un peu triste et maternel pourtant. Elle m'aime ; elle sait égayer ma faiblesse Et lentement m'ouvrir le bonheur qui m'attend....

Charles Fuster

Paris, 1892.



LE SUCRIER DE FAÏENCE



L'était en cent morceaux, et Mlle Clémence, les reins courbés, avec de gros soupirs, les ramassait péniblement un à un,

Quand elle eut vainement essayé de remettre ensemble chaque pièce et que l'idée de l'irréparable entra dans son esprit, elle laissa tomber ses bras le long de son corps et de grosses larmes coulèrent à flots sur ses joues auxquelles une longue vie de travail n'avait pu enlever toutes

les fraîches rondeurs de la jeunesse.

—Comment ? mademoiselle Clémence, pour ce vieux sucrier de forme si vulgaire vous pleurez ? Allons ! allons, essayez vos yeux, je vous en achèterai un autre, très joli, nous irons ensemble le choisir.

La bonne demoiselle me regarda étonnée.

—Ah ! fit-elle avec une nuance d'amertume, voilà comment nous jugent ceux qui nous connaissent le mieux. Vous me croyez sensible à la perte matérielle de cette pauvre chose !

—Non, assurément, mais je croyais qu'un autre sucrier, offert par une amie....

—Oh ! je suis bien sensible à l'intention. Mais, croyez-moi, rien ne pourra remplacer l'objet que je pleure. Ecoutez son histoire et vous jugerez s'il est digne de mes regrets.

Elle s'assit, essuya ses yeux et commença :

« J'avais seize ans. J'allais en journée tous les jours de la semaine, le cœur un peu gros de laisser seule à la maison ma bonne mère, déjà malade du mal qui devait me la prendre ; mais bien fière de lui rapporter chaque soir le prix de mon travail.

« Un samedi de décembre, mouillée par une neige fondante, les pieds boueux, harassée d'une semaine de travail, triste comme le temps, je revenais au logis. Entre l'état de l'atmosphère et

celui de mon âme, il y avait des ressemblances : la désolation qui tombait du ciel m'emplissait le cœur de pressentiments sinistres. Je les formulais tout bas : Si ma mère s'était trouvée plus malade en mon absence ?... Si elle n'avait pu appeler les voisines ?... Comment allais-je la retrouver ?... Ah ! ceux qui s'aiment et ont la chance de n'avoir pas besoin de se quitter sont bien heureux.

« J'entraï comme un coup de vent dans notre pauvre chambre : « Maman ! Maman ! » Elle était là, assise comme à l'ordinaire dans sa grande chaise à bras, l'œil ému, souriant de ma surprise.

« Jugez un peu si cette surprise était motivée : deux chandelles allumées sur une nappe blanche éclairaient deux bols à fleurs, d'où montait dans une vapeur légère une délicieuse odeur de café au lait et de pain rôti, et, entre les bols, le sucrier de faïence dont vous voyez les débris. Un morceau de gruyère, quelques noix, quelques poires avantageusement rangées sur une assiette accompagnaient le café. Notre petit poêle de fonte brûlait avec un bruit doux de chat qui ronronne, emplissant la chambre comme d'une haleine chaude.

« Je ne sentais plus ma fatigue, ni l'humidité de mes vêtements. Dans les baisers de ma mère, dans les caresses de son regard se fondaient toutes les brumes qui m'enveloppaient le cœur un instant auparavant.

« — C'est donc fête aujourd'hui, bonne mère, et en l'honneur de quel saint une telle dépense ?

« — Ce saint est une sainte, ma fille, à laquelle on ne saurait rendre trop d'hommages. Et si son culte coûte parfois beaucoup, souvent aussi il rapporte.

« — Est-ce à elle que nous devons ce luxe de lumière, ces beaux fruits, ce délicieux café, ce bon fromage qui remplacent d'une façon si avantageuse la soupe du soir ? Et le sucrier ?

« — Le sucrier ne nous coûte rien, ma fille. Quant au reste, je l'ai économisé pour l'étranger comme il faut.

« — Expliquez-vous, mère, je ne comprends pas.

« Je te crois bien, mange d'abord, je vais te raconter....

« Tu sais combien la concierge est bonne pour nous et avec quelle bienveillance elle a l'habitude de nous juger ? Dernièrement une dame entra dans sa loge et lui remit vingt francs pour la famille la plus malheureuse.

« La plus malheureuse famille, se dit la brave femme, est celle de la pauvre veuve qui vit du travail d'une enfant de seize ans. Et joyeuse, elle me monte le louis d'or, me le remet en m'en expliquant la provenance. Tu peux imaginer, ma petite, avec quel contentement et surtout quelle reconnaissance je reçus un tel présent. La Providence m'apparaissait sous les traits de la dame inconnue, que je me figurais charmante comme l'aurore, discrète comme la nuit et bonne comme la Vierge Mère.

« Les vingt francs rayonnent comme une étoile magique sur le bois noir de notre cheminée. Mille projets, mille rêves en sortent, c'est un bon manteau pour ma Clémence.... C'est de quoi la garder quinze jours à la maison.... C'est une bonne couverture de laine blanche pour son lit. C'est....

« C'est le voisin, dont la toux déchirante traverse nos faibles murs et fait envoler, avec l'espoir de te garder auprès de moi, la couverture de laine blanche et le manteau dont je t'entourais déjà dans ma pensée.

« Oui, c'est le voisin malade dont les enfants manquent de tout, dont la femme se débat impuissante à conjurer, par son travail, la misère des siens. Voilà les plus malheureux de la maison. La concierge s'est laissée tromper par son cœur qui nous préfère au pauvre cordonnier, dont le caractère un peu sauvage ne convient pas à tout le monde.

« Le louis d'or n'est pas à nous !

« C'est bien dommage ! Mais la conscience, ce beau rayon qui s'allume, quand on le veut bien, dans les coins les plus obscurs de notre âme, la conscience commande il faut obéir.

« Je porte les vingt francs chez nos voisins, en leur laissant croire que c'est la concierge qui les a désignés à la dame inconnue. J'ajoute que les remerciements sont inutiles.

« Les pauvres gens étaient muets de surprise, il prirent la pièce sans un mot. Mais leurs yeux parlaient, et jamais je n'oublierai le regard de l'homme et de la femme qui, dans leur cruel abandon, se sentaient brusquement secourus par aussi pauvre qu'eux.

« Il y a des secours dont l'à-propos fait de véritables talismans. Notre louis d'or en fut un. Au bout d'une semaine, le courageux voisin se remettait à l'ouvrage. Maintenant, sa famille et lui sont hors d'affaire. Ce matin, le cher homme et sa femme m'ont apporté en présent ce sucrier de faïence, plein jusqu'au bord, qu'ils m'ont forcé d'accepter en me disant qu'il y avait juste un mois aujourd'hui que je les avais tirés de peine.

« J'ai eu beau leur dire que les vingt francs n'étaient pas de moi, ils s'entêtent dans leur reconnaissance. Mais peut-être, ma Clémence, ajouta ma mère avec un sourire qui démentait ses paroles, peut-être que notre misère leur fait croire, comme à la concierge, que je pouvais garder l'argent pour nous ?

« Pour toute réponse, je me jetai dans ses bras, le cœur gros d'une délicieuse fierté et, baisant son front et ses cheveux blancs, je lui disais : « Oh ! mère ! mère chérie ! tout ce que vous faites est bon, et si j'ai quelque chose à redire en vous, c'est de me rendre trop glorieuse d'être votre fille. »

« Comprenez-vous, maintenant, demanda Mlle Clémence, en s'essuyant les yeux, comprenez-vous que je regrette le sucrier de faïence dans lequel je voyais à la fois le signe d'un des meilleurs sentiments de l'âme humaine, la reconnaissance et le véritable par chemin de ma plus véritable noblesse ? Laissez-moi pleurer encore le fétiche qui faisait revivre ma mère dans ce qu'elle eut de meilleur : son incomparable conscience. »

V. TINAYRE.

NOTRE FÊTE NATIONALE



POURQUOI tous les peuples, dans quelque siècle qu'ils aient vécu, quelle que soit la partie du monde qu'ils aient habitée, quel qu'ait été leur degré de civilisation, ont-ils jugé à propos d'instituer une fête nationale, c'est-à-dire une fête célébrée par tous les membres de la nation, sans égard au rang, à la fortune

ou au mérite respectif d'un chacun ?

O le problème difficile à résoudre, me direz-vous d'un ton ironique !

Chers lecteurs, je suis réellement persuadé que si je vous posais la même question de vive voix, la réponse ne se ferait pas attendre ; mais je suis de ceux qui croient que si l'on ne prodigue pas les fruits de l'instruction en répétant la même chose plusieurs fois, en des termes différents, du moins on a le mérite de faire réfléchir davantage sur cette chose ceux à qui l'on s'adresse.

C'est un mal qui existe chez un grand nombre d'entre nous, Canadiens, que de ne pas nous occuper des affaires publiques. Cela dépend, pour les uns, de ce qu'ils sont négligents, pour la plupart de ce qu'ils ne sont pas suffisamment éclairés.

Entrez dans nos villes, parcourez-en les différentes divisions, de là rendez-vous dans les petits villages et dans les campagnes, et vous trouverez dans la bouche d'un très grand nombre de citoyens, soit cultivateurs, soit ouvriers, soit marchands, soit notaires, soit même avocats et savantissimes, comme un dictionnaire quasi universel, ces mémorables paroles : « A quoi bon voter ? A quoi me sert que ceux-ci ou ceux-là soient au pouvoir ? Ils sont aussi pillards les uns que les autres et ne me rendront ni plus ni moins riche. »

Comme je m'adresse ici à des lecteurs très intelligents et très éclairés, je ne m'arrêterai pas à démontrer qu'une telle politique est indigne d'un homme libre, et que chez les anciens, seuls les esclaves s'écartaient des affaires publiques, parce qu'ils y étaient contraints.

En ce temps-là le droit de vote est ce qui distinguait les citoyens des esclaves.